

lerie se ralentit, et alors, du côté de notre aile gauche, vers Artenay, la canonnade devint plus forte. Le soleil semblait se coucher derrière le village en feu, et les flammes le couvraient complètement.

Du côté de notre aile droite, le feu de l'ennemi diminuait de plus en plus, et environ vers quatre heures, il se tut complètement. A l'aile gauche, le combat a duré jusqu'à sept heures, reprenant de nouveau avec beaucoup plus de force, car, comme à Gravelotte, l'ennemi réunit toutes ses forces à la fin du jour, afin sans doute d'obtenir un résultat favorable.

Le soir, repoussé sur toute notre aile droite, il se retire peu à peu, et ce ne fut que vers minuit que la tranquillité fut complète. Je ne peux rien dire du résultat de notre aile gauche, je crains beaucoup qu'à cause de la position formidable de l'ennemi il n'ait pas été décisif.

Nos pertes sont considérables.

Le cœur se serre quand on jette un coup d'œil sur les morts étendus sur la terre froide et éclairés par les reflets blafards de la lune. Tous les villages où l'on s'est battu sont remplis de blessés. Les médecins sont obligés d'y établir leurs hôpitaux en vue de l'ennemi. D'un village à l'autre, où brûle le feu du bivouac, je ne fais pas un pas sans rencontrer des blessés.

Dans le château de Goury, où je pensais pouvoir passer les nuits, les écuries étaient occupées par les blessés. Dans les chambres particulières se trouvent le colonel de Neuman et le major de Hirschfeld, tous les deux frappés par un boulet.

J'étais à Artenay à trois heures. La canonnade s'entendait toujours du côté de Neuville. Les 14^e, 85^e et 25^e régiments se battaient, et j'ai vu ramener de nombreux blessés du champ de bataille. Les obus tombaient sur nous avec une précision surprenante. Jusqu'alors nous faisons peu de progrès. L'ennemi se défendait de la façon la plus énergique. On avait déjà fait cent cinquante prisonniers : des zouaves, des fantassins et des gardes mobiles.

Les uns étaient armés de revolvers américains très-élégants. Je ne suis pas loin de croire que cette armée, sous la direction d'un général habile, aurait pu faire beaucoup. Son attitude militaire, son armement, notamment le chassepot, est parfait, et si cette armée avait encore eu quatre semaines pour se former complètement, elle serait devenue pour nous un adversaire dangereux.

Même dans beaucoup de parties de la bataille d'hier, il y a eu beaucoup d'engagements à la baïonnette. Les Mecklembourgeois, ainsi que les Hanséatiques, ont prouvé qu'ils pouvaient aussi se battre à l'arme blanche, quoique les Français se vantent toujours d'être les maîtres dans cette partie.

Presque tous les prisonniers de l'armée de la Loire nous disent qu'elle se compose de 200,000 hommes. Mais il se pourrait aussi que l'armée de l'Ouest se composât de 150 à 200,000 hommes,

parmi lesquels on compte des francs-tireurs et des braconniers. Il est certain que l'armée de la Loire se compose d'un grand nombre d'éléments distincts.

Leur uniforme est des plus variés, et il serait très-difficile d'avoir une idée exacte de toutes ces légions patriotiques. Il est très-dur de venir à bout d'une armée composée de tant de variétés qui se réunissent tous dans un même sentiment de patriotisme.

Ils sont tous très-habiles dans l'art de tirer, et le bruit du fusil semble leur produire un vif plaisir.

Vers quatre heures, le feu de l'artillerie s'est tu dans les environs sud et sud-est d'Artenay. Les positions furent prises. Les ambulanciers remplirent leurs tristes fonctions ; les maréchaux-de-logis du prince Frédéric-Charles disposèrent les maisons pour l'état-major qui devait les occuper dans la soirée, pendant que le chef d'état-major du grand-duc de Mecklembourg et sa suite avaient Orgères pour destination. C'était l'endroit où le 1^{er} corps d'armée bavarois s'était concentré après la possession de Châteaudun, et où l'on sait qu'il avait été énergiquement attaqué par une reconnaissance française.

La pointe que j'avais faite vers Artenay m'avait empêché de me rendre de nouveau sur le champ de bataille d'hier, situé à notre aile droite, près de Loigny. J'avais cependant le vif désir de voir avec calme les localités où j'avais erré la veille pendant la furie du combat et plus tard au milieu de la plus profonde obscurité, et éclairées seulement par des torches et les lueurs des villages incendiés.

Personne ne connaissait les noms des villages où la bataille s'était livrée. Pour s'y reconnaître, on disait : le village qui brûle, ou bien le village à côté de celui qui brûle, ou bien encore le village qui ne brûle pas. C'était la seule géographie de la bataille...

Nous avons pu compter environ 1,200 prisonniers, et nous avons trouvé dans une lettre envoyée par un fils à son père : « C'est toujours, toujours ce maudit 2 décembre qui est cause de ce qui nous arrive. »

N° 2

L'ENTRÉE DANS ORLÉANS, D'APRÈS LES ALLEMANDS.

Plus avait été grande la joie des habitants d'Orléans lorsque les Bavares furent forcés d'évacuer la ville devant les forces supérieures de l'armée de la Loire, et plus les Français avaient fondé d'espoir de succès sur la force de leur armée nationale, d'autant plus grand fut le deuil, lorsque le 5 décembre, les troupes allemandes, après une absence d'à peine un mois, rentrèrent par trois côtés dans la ville, et d'autant plus profondément fut abattu l'esprit public, lorsque cette nombreuse armée, « l'orgueil, le dernier espoir et salut de la France, » dut battre en retraite plus au sud. Ce que retraite signifie, les Français le savent très-bien, et il se



M. Jules Ferry, maire de Paris et membre du gouvernement de la défense nationale.

pourrait qu'il fût difficile, même à la fabrique de Bulletins de victoires de Tours, de faire prendre à ses concitoyens cette retraite pour une victoire.

Dès l'aube, le 5 décembre, commença le défilé de nos troupes composées d'une partie de l'armée du grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, qui avait pris ses quartiers à l'hôtel d'Orléans, des 9^e et 3^e corps d'armée. Le quartier général de ce dernier était dans le palais de l'évêque Dupanloup. Le même jour et le lendemain, il se forma devant l'hôtel de l'évêque des groupes nombreux, dont on s'explique les mines sombres et les propos à mi-voix par l'erreur où était le peuple que l'évêque était retenu prisonnier.

La garde était fournie par les postes du quartier général, et ce dernier étant parti d'Orléans, les postes étaient restés pour garder l'ambulance établie dans le palais épiscopal.

Le prince Frédéric-Charles avait établi son quartier général à la préfecture. Le colonel Leuthans, inspecteur de la 3^e inspection de pionniers à Coblenz, appartenant à l'état-major du commandant en chef, fut nommé au commandement d'Orléans. Plus le jour avançait, plus nos troupes, qui faisaient leur entrée musique en tête, remplissaient cette ville sur la Loire, tant de fois assiégée dans le cours des siècles et dont les destinées furent toujours et sont maintenant encore liées à celles de Paris.

Avec nos bataillons s'augmentait aussi à chaque heure le nombre des prisonniers, et même avec une progression tellement rapide qu'on ne trouvait plus dans la ville d'endroit pour les mettre, et qu'on fut obligé d'avoir recours à la cathédrale ; on ne voulait pas les faire bivouaquer par le froid devenu si vif dans les derniers jours que la Loire

charriait. Dans les deux jours de combat, des détachements entiers avaient été dispersés dans la forêt d'Orléans; ils furent enlevés en voulant en sortir et amenés dans la ville.

Mais c'était une tâche difficile de trouver des vivres pour ces masses : la mairie dut être requise par le commandant et fit un appel aux habitants pour des dons volontaires destinés à l'entretien de nos prisonniers. Ces dons ne semblent pas arriver abondamment. A juger de la contenance générale et des propos de la population, elle était mal disposée contre cette armée, réputée invincible encore quelques jours avant; elle lui en voulait d'avoir si subitement laissé confondre les espérances de la France et la confiance d'Orléans, qu'un soldat allemand ne foulerait plus les rues de la ville que comme prisonnier de guerre. C'est pour les mêmes motifs que la population ne manifesta pas de meilleures dispositions à nos troupes. Les plaintes abondèrent sur des refus faits aux soldats de ce qui leur est dû par les prescriptions légales.

Tout le jour et jusque dans la nuit, la mairie fut positivement assiégée de plaignants des deux partis.

A ceci s'ajoute que toutes les boutiques étaient fermées lors de l'entrée de nos troupes et que celles-ci ne purent même, pour de l'argent, se procurer ce qui leur était nécessaire. Sur l'ordre du commandant, toutes les boutiques durent être ouvertes à partir du 6. Beaucoup de maisons étaient fermées et lorsqu'elles furent ouvertes sur l'ordre des autorités pour le logement des troupes, les soldats ne trouvèrent que des locaux abandonnés, et rien pour leur entretien.

Les habitants des villes que nous avons traversées jusqu'ici s'étaient enfuis quelques jours avant vers Orléans. La fuite est la plus mauvaise mesure que les indigènes puissent prendre vis-à-vis de nos troupes. Il serait de beaucoup plus avantageux pour eux d'attendre l'ennemi sur le seuil de leurs maisons. L'expérience nous prouve que les Français laissent partir leurs hôtes importuns avec beaucoup plus d'aménité qu'ils ne les ont reçus. Le 6 décembre, à midi, le 10^e corps, qui s'était avancé le 4 vers Chevilly, entra dans Orléans.

Le prince Frédéric-Charles avait pris position sur la place du Martroi pour faire défiler les troupes qui, dans les derniers jours de novembre, s'étaient si brillamment conduites sous leur général de Voigts-Rhetz. Les Français prennent à ces scènes militaires plus d'intérêt que ne laisserait présumer l'état abattu et peu amical des esprits. Une foule nombreuse entoure la place à l'approche des compagnies et des escadrons prussiens, et suit avec une attention soutenue le commandement de leurs officiers.

Dès le premier jour de sa retraite vers le sud, l'ennemi a été poursuivi avec toutes les forces disponibles.

N° 3.

DÉPÊCHE DE GAMBETTA.

Tours, 5 décembre, 11 h. 55 soir.

Le ministre de l'intérieur aux préfets et sous-préfets.

Après les divers combats livrés dans les journées des 2 et 3 décembre, qui avaient causé beaucoup de mal à l'ennemi, mais qui, en même temps, avaient arrêté la marche de l'armée de la Loire, la situation générale de cette armée parut tout à coup inquiétante au général commandant en chef d'Aurelle de Paladines. Dans la nuit du 3 au 4 décembre, le général d'Aurelle parla de la nécessité qui s'imposait, suivant lui, d'évacuer Orléans et d'opérer la retraite des divers corps de l'armée sur la rive gauche de la Loire. Il lui restait, cependant, une armée de plus de 200,000 hommes, pourvue de plus de 500 bouches à feu, retranchée dans un camp fortifié de pièces de marine à longue portée.

Il semblait que des conditions essentiellement favorables dussent permettre une résistance qu'en tout cas les devoirs militaires les plus simples ordonnaient de tenter. Le général d'Aurelle ne persista pas moins dans son mouvement de retraite. Il était sur place, disait-il, il pouvait mieux que personne juger de la situation des choses. Après une délibération prise en conseil de gouvernement, à l'unanimité, la délégation fit passer le télégramme suivant, au commandant en chef de l'armée de la Loire :

« Opinion du gouvernement consulté était de vous voir tenir ferme à Orléans, vous servir des travaux de défense et ne pas s'éloigner de Paris. Mais, puisque vous affirmez que la retraite est nécessaire, que vous êtes mieux à même, sur les lieux, de juger la situation, que vos troupes ne tiendraient pas, le gouvernement vous laisse le soin d'exécuter les mouvements de retraite, sur la nécessité desquels vous insistez et que vous présentez comme de nature à éviter à la défense nationale, un plus grand désastre, que celui même de l'évacuation d'Orléans. En conséquence, je retire mes ordres de concentration active et forcée, à Orléans, et dans le périmètre de vos feux de défense.

« Donnez des ordres d'exécution, à tous vos généraux en chef, placés sous votre commandement. »

Cette dépêche était envoyée à onze heures; à midi, le général d'Aurelle de Paladines écrivait à Orléans : « Je change mes dispositions, je dirige sur Orléans le 16^e et le 17^e corps; j'appelle le 18^e et le 20^e. J'organise la résistance. Je suis à Orléans, la Place. — Signé : d'Aurelle. »

Ce plan de concentration était justement celui ordonné par le ministre de la guerre. M. le ministre de la guerre voulut se rendre lui-même à Orléans pour s'assurer de la concentration rapide des corps de troupe. A une heure et demie, il partait par un train spécial; à quatre heures et demie, en avant du village de la Chapelle, le train dut s'arrêter. La voie était coupée par un parti de cavaliers prussiens, qui l'avaient couverte de madriers et de

Secrétaire général à l'intérieur.

« L'ennemi a occupé Orléans à minuit. On dit les Prussiens entrés presque sans munitions. Ils n'ont presque pas fait de prisonniers »

A l'heure actuelle, des dépêches des différents chefs de corps annoncent que la retraite s'effectue en bon ordre, mais on est sans nouvelles du général d'Aurelle qui n'a rien fait parvenir au gouvernement.

Les nouvelles reçues jusqu'à présent disent que la retraite des corps d'armée s'est accomplie dans les meilleures conditions possibles.

Nous espérons bientôt reprendre l'offensive. Le moral des troupes est excellent.

Le courrier de Paris, par ballon *Franklin*, signale des victoires sous Paris les 2 et 3 décembre. Celle du 3 surtout, a été très-importante comme résultat : nous avons combattu trois heures, dit le général Trochu, pour conserver nos positions, et cinq heures pour enlever celles de l'ennemi, sur lesquelles nous couchons. Les pertes prussiennes sont évaluées à des chiffres considérables. 400 prisonniers sont arrivés dans la journée à Paris. Les troupes ennemies, engagées le 3, étaient pourtant fraîches, il y avait environ 100,000 hommes, pour la plupart Saxons ou Wurtembergeois.

Le rapport officiel dit que les pertes de l'ennemi ont été tellement considérables que, pour la première fois de la campagne, il a laissé passer une rivière en sa présence, en plein jour, à une armée qu'il avait attaquée la veille, avec tant de violence.

La matinée du 3 a été calme; grand effet moral produit dans Paris.

Signé : LÉON GAMBETTA.

pièces de bois pour entraver la marche des convois. A cette heure, on entendait la canonnade dans le lointain; on pouvait croire qu'on se battait en avant d'Orléans.

A Beaugency, où le ministre de la guerre était revenu pour prendre une voiture, afin d'aller à Ecouy, croyant que la résistance se continuait devant Orléans, il ne fut plus possible d'avoir de nouvelles; ce n'est qu'à Blois, à neuf heures du soir, que la dépêche suivante fut envoyée de Tours :

« Depuis midi, je n'ai reçu aucune nouvelle d'Orléans, mais à l'instant, en même temps que la vôtre, six heures trois minutes, je reçois deux dépêches d'Orléans annonçant qu'on a tiré sur votre train à la Chapelle; l'autre du général d'Aurelle, ainsi conçue : « J'avais espéré, jusqu'au dernier moment, pouvoir me dispenser d'évacuer Orléans; tous mes efforts ont été impuissants; cette nuit la ville sera évacuée. » Je suis sans autre nouvelle. »

Signé : G. DE FREYCINET.

En présence de cette grave détermination, des ordres immédiats furent donnés de Blois pour assurer la bonne retraite des troupes.

Le ministre ne rentra à Tours que vers trois heures du matin. Il trouva à son arrivée les dépêches suivantes que le public appréciera.

Orléans, 5 décembre, 12 h. 10.

Général des Palisiers à Guerre.

« Ennemi a proposé notre évacuation d'Orléans à onze heures et demie soir, sous peine de bombardement de la ville. Comme nous devions la quitter cette nuit, j'ai accepté au nom du général en chef. Batteries de la marine ont été enclouées, poudre et matériel détruits. »